

**Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie.
Traces du chaos**
**Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie.
Traces of the Chaos**

Érika Nimis

Number 111, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90170ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nimis, É. (2019). Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie. Traces du chaos / Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie. Traces of the Chaos. *Ciel variable*, (111), 56–63.

RENCONTRES INTERNATIONALES DE LA PHOTOGRAPHIE EN GASPÉSIE

Traces du chaos

ÉRIKA NIMIS



Debi Cornwall, *Welcome to Camp America: Inside Guantánamo Bay*, 2015, vue de l'exposition / exhibition view, Percé, 2018, photo : Les Rencontres



Youri Cayron & Romain Rivalan, *Ask the Birds*, 2017, vue de l'exposition / exhibition view, Paspébiac, 2018, photo : Robert Dubé

Chaque été depuis 2010, les Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie font littéralement pousser de l'art photographique dans les parcs, sur les plages, dans les forêts, conviant les visiteurs à une véritable chasse aux trésors le long de la mythique route 132.

À chaque édition, cette aventure photographique et humaine est ponctuée de plusieurs événements publics : projections, discussions avec les artistes, présentations de livres, le tout dans une atmosphère conviviale, intime, propice à l'échange, à l'opposé des grand-messes de la photographie.

Sous le thème du chaos, cette neuvième édition¹ propose, dans une scénographie renouvelée², quinze expositions dont cinq sont issues de résidences artistiques initiées par les Rencontres. Prenant le contrepied des images-chocs du photojournalisme, la sélection de cette année, d'une grande cohérence, explore les traces du chaos qui marquent des territoires façonnés autant par les soubresauts de l'histoire que par les dérives du capitalisme.

Au Québec, ce chaos, souvent vécu de manière souterraine, hante les territoires autochtones du Nord. Le réalisateur Éli Laliberté les a parcourus, en tournant un « road vidéo-trip » pour les besoins d'une pièce de théâtre, *La Cartomancie du territoire* de Philippe Ducros, jouée à Montréal au printemps 2018. Un extrait

Traces of the Chaos

Every summer since 2010, Les Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie has literally pushed art photography into parks and forests and onto beaches, inviting visitors to a true treasure hunt along the legendary Route 132. During each edition, this photographic and human adventure is punctuated by a number of public events: screenings, discussions with the artists, book launches – all in a friendly, intimate atmosphere that encourages conversation, unlike the “high masses” of photography.

In an updated setting,¹ the ninth edition of the event,² with the theme of chaos, presented fifteen exhibitions, five of which resulted from art residencies initiated by Les Rencontres. Providing a counterweight to shocking photojournalistic images, the coherent selection for this year explored the traces of chaos that mark territories shaped by both the convulsions of history and the backwaters of capitalism.

In Quebec, this chaos, often experienced as subterranean, haunts northern Indigenous territories. Director Éli Laliberté travelled through these areas, shooting a “video road trip” to be used in a play, Philippe Ducros's *La Cartomancie du territoire*, presented



Isabelle Gagné, *Stratotype digital-ien*, 2017, en cours / ongoing, vue de l'exposition / exhibition view, Carleton-sur-Mer, 2018, photo : Robert Dubé

de ce texte « coup de poing » a été lu publiquement à Carleton-sur-Mer le soir du 17 août, accompagnant les images de Laliberté qui disent les meurtrissures de ces territoires. Sur le même sujet, l'approche documentaire et humaniste d'Elena Perlino met en avant la résilience des communautés innues et naskapiés auxquelles elle rend hommage dans une série photographique accompagnée d'une vidéo où sa caméra écoute à hauteur d'homme, *Indian Time*, présentée à Gaspé, puis à Matimekush-Lac John et Montréal dans le cadre de la programmation satellite.

Toujours à propos de ce « chaos souterrain », alimenté par une longue histoire d'exploitation des territoires et des communautés, la série *Le vent est tombé* de Myriam Gaumond, présentée à Caplan, parcourt les rues de Murdochville, ville minière prospère dans les

in Montreal in spring 2018. A public reading of an excerpt of the “hardline” play took place in Carleton-sur-Mer on the evening of August 17, accompanying Laliberté’s images of the damage done to these lands. On the same subject, Elena Perlino used a humanist documentary approach to highlight the resiliency of the Innu and Naskapi, to whom she paid homage in a photographic series accompanied by a video shot over the shoulder, *Indian Time*; these works were presented first in Gaspé, and then in Matimekush-Lac John and Montreal as part of the satellite programming.

Still in relation to the “subterranean chaos” sustained by a long history of exploitation of territories and communities, for her series *Le vent est tombé*, presented in Caplan, Myriam Gaumond explored Murdochville. This mining town, which had its moment of glory from

années 1950–1970, devenue ville fantôme depuis les années 2000, reconvertie en station de ski l’hiver... Si Murdochville est aujourd’hui vidée de sa vie, cette désolation est pourtant adoucie par la nostalgie des temps meilleurs, incarnée par les récits et les photographies de famille que les femmes de mineurs ont confiés à la photographe.

Autres lieux, autres chaos. Dans *Welcome to Camp America: Inside Guantánamo Bay* (2016) présenté à Percé, Debi Cornwall, ex-avocate des droits civiques, scrute sans manichéisme l’envers du décor médiatique de cette base militaire devenue tristement célèbre. Malgré une censure drastique, elle parvient, au prix de recherches fouillées et de détours subtils, en photographiant des lieux et des objets *a priori* anodins, à montrer l’enfer carcéral (une « chaise d’alimentation » pour gréviste de la faim, une salle de

the 1950s to the 1970s and became a ghost town in the 2000s, is now converted into a ski resort in wintertime. Murdochville may be empty of life today, but this desolation is softened by a nostalgia for better times, embodied in the stories and family photographs that the miners’ wives shared with Gaumond.

Other places, other kinds of chaos. In *Welcome to Camp America: Inside Guantánamo Bay* (2016), presented in Percé, Debi Cornwall, formerly a civil-rights lawyer, presented her unvarnished scrutiny of the underside of the media setting for the now sadly famous military base. Despite drastic censorship, she managed, through meticulous research and subtle detours, photographing places and objects that seem unspectacular, to show the hell of imprisonment (a “feeding chair” for hunger strikers, a screening room for “model prisoners”). Her main goal is to rehabilitate the innocent people shattered by their arbitrary detention, whom she was able to meet and photograph (from the back) once they were freed.

In Parc de Forillon, Nadav Kander developed an “aesthetic of destruction” with his colour series *Dust* (2014), a project produced in the post-apocalyptic setting of the Semipalatinsk polygon in Kazakhstan, the site of nuclear tests in the 1950s and 1960s. The site is now home to the military town of Kurchatov, contaminated and partly abandoned, as if frozen in the Cold War era.

Since 2014, Yuri Cayron and Romain Rivalan (*Demandez aux oiseaux*, presented in Paspébiac) have been highlighting urban-plan-

Prenant le contrepied des images-chocs du photojournalisme, la sélection de cette année, d’une grande cohérence, explore les traces du chaos qui marquent des territoires façonnés autant par les soubresauts de l’histoire que par les dérives du capitalisme.



Andreas Rutkauskas, *Borderline*, 2015, vue de l’exposition / exhibition view, New Richmond, 2018, photo : Robert Dubé



Nadav Kander, *The Polygon Nuclear Test Site I (after the event)*, Kazakhstan, 2011, vue de l'exposition / exhibition view, Parc national Forillon, 2018, photo : Les Rencontres

projection pour « prisonnier modèle »). Son but est avant tout de réhabiliter des innocents anéantis par leur détention arbitraire qu'elle a pu rencontrer et photographier (de dos), une fois libérés.

Dans le parc de Forillon, Nadav Kander développe une « esthétique de la destruction » avec sa série en couleurs, *Dust* (2014), projet réalisé au Kazakhstan, dans le décor post-apocalyptique du polygone de Semipalatinsk, site d'essais nucléaires des années 1950–1960, qui abrite désormais la ville militaire de Kurchatov, contaminée et en partie abandonnée, comme figée dans le temps de la guerre froide.

Depuis 2014, Youri Cayron et Romain Rivalan (*Demandez aux oiseaux*, présenté à Paspébiac) pointent les aberrations urbanistiques en Israël et en Palestine, où l'architecture est un outil à la fois de survie et d'oppression. Dans cette terre de migrations, les oiseaux sont paradoxalement les seuls êtres non soumis aux frontières, ceux qui par conséquent ont accès à toutes les versions de l'histoire de part et d'autre du mur.

Les frontières physiques et mentales qui génèrent le chaos sont un thème récurrent dans les œuvres présentées, si bien qu'un lien se tisse, qu'un dialogue s'établit entre toutes les expositions parcourues. À Chandler, l'installation de Daniel Schwarz, inspirée de son livre accordéon (présenté fin 2017 dans l'exposition *Frontera* à l'Institut canadien de la photographie), reconstitution du tracé de la frontière entre les États-Unis et le Mexique d'après un montage d'images satellite de Google Maps, s'offre littéralement à nos pieds, telle une épine dorsale, nous invitant à la franchir, à la

Every summer since 2010, Les Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie has literally pushed art photography into parks and forests and onto beaches, inviting visitors to a true treasure hunt along the legendary Route 132.

ning aberrations in Israel and Palestine, where architecture is a tool for both survival and oppression. In this land of migrations, the birds, paradoxically, are the only living things not subjected to borders, and as a consequence they have access to all versions of the history on both sides of the wall.

Physical and mental borders that generate chaos were a recurrent theme in the works presented, so much so that a connection is woven, a dialogue established, among all the exhibitions visited. In Chandler, Daniel Schwarz's installation, inspired by his accordion book (presented in late 2017 in the exhibition *Frontera* at the Canadian Photography Institute), a reconstruction of the United States–Mexico border compiled from Google Maps satellite images, is literally spread at our feet, like a spine, inviting us to cross it, walk along it, and reflect on it. On the same subject, Andreas Rutkauskas's series *Borderline* (in New Richmond) documents the surveilled no-man's-land along the longest terrestrial border in the world – the one between the United States and Canada.

parcourir, à réfléchir. Sur le même sujet, la série *Borderline* d'Andreas Rutkauskas (à New Richmond) documente les *no man's lands* sous surveillance de la plus longue frontière terrestre au monde entre les États-Unis et le Canada.

Si les satellites de Google permettent aux artistes d'observer l'infiniment grand, d'autres techniques comme la photogrammétrie leur permettent de scruter des espaces plus confinés. Les dispositifs poético-expérimentaux (*Météores*) de François Quévillon, présentés au parc de Miguasha, sont le fruit d'une résidence *in situ* où l'artiste s'est offert un voyage intersidéral dans les paysages géologiques de la région.

Whereas Google's satellites allow artists to see the infinitely big, other techniques, such as photogrammetry, enable them to examine the tiniest spaces. The poetic and experimental offerings of François Quévillon (*Météores*), presented at Parc de Miguasha, are the result of an *in situ* residency in which the artist took an "interplanetary" voyage to the region's geological landscapes. In a different vein, Mathilde Forest and Mathieu Gagnon, in *Red Hook: fragments et empreintes* (in Bonaventure), appropriated this technique for their examination of the transformation to the architectural heritage of an industrial Brooklyn neighbourhood being gobbled up by developers. In *Stratotype Digital-ien*, Isabelle Gagné, a "geological artist"



Elena Perlino, *India Time*, 2016-2017, vue de l'exposition / exhibition view, Gaspé, 2018, photo : Les Rencontres



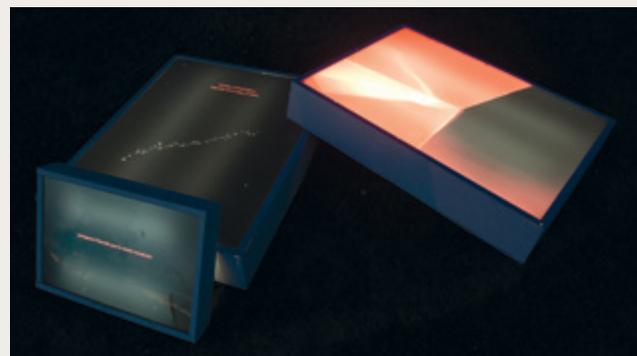
Janie Julien-Fort, de la série *Les paysages éphémères*, 2017, vue de l'exposition / exhibition view, Marsoui, 2018, photo : Janie Julien-Fort

Dans un esprit différent, Mathilde Forest et Mathieu Gagnon, dans *Red Hook : fragments et empreintes* (à Bonaventure), ont détourné ce procédé pour examiner la transformation du patrimoine architectural d'un ancien quartier industriel de Brooklyn à la merci des promoteurs.

Autre « artiste géologue », cette fois-ci du monde numérique, Isabelle Gagné, dans *Stratotype Digital-ien*, insuffle du chaos dans les paysages québécois, à partir d'un robot informatique autonome qui a la particularité de recomposer de manière aléatoire des images de paysages compilées grâce un dispositif numérique collaboratif, produisant à l'arrivée un opuscule pour chacune des dix-sept régions du Québec.

Aux antipodes des expérimentations numériques d'Isabelle Gagné, mais tout aussi adepte de « l'extrême photographique » et présenté, lui aussi, au centre d'artiste Vaste et Vague à Carleton-sur-mer, Martin Becka fabrique ses négatifs, photographie à la chambre grand format et tire dans sa chambre noire. Le tout dans la lenteur. Lors de sa résidence, il a parcouru le tronçon de chemin de fer entre Matapédia et Gaspé qui, suspendu depuis 2013, est envahi progressivement par les herbes, revisitant ainsi l'histoire du train en lien étroit avec l'histoire économique et celle de la photographie argentique.

À Marsoui, Janie Julien-Fort révèle aussi, d'une manière à la fois aléatoire, sauvage et poétique, un chaos généré par des intérêts marchands, en installant des « sténopés espions » sur des chantiers de construction à Montréal, pour suivre leur état d'avancement



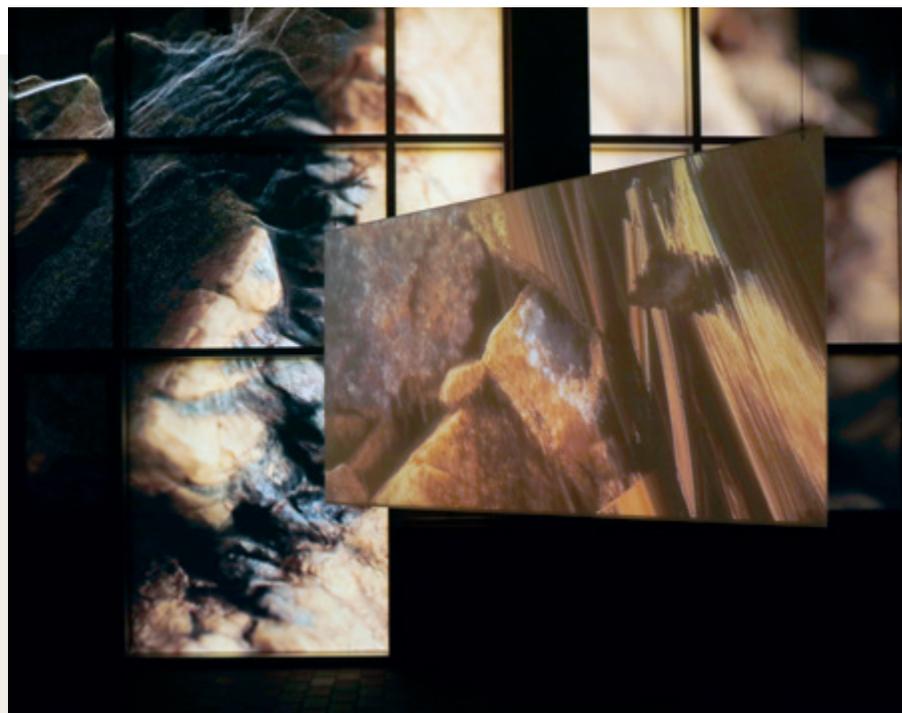
François Quévillon, *Météores*, 2017, en cours/ongoing, image numérique issue d'un procédé de photogrammétrie / digital image from a photogrammetric process, vue de l'exposition / exhibition view, Parc national de Miguasha, 2018, photo : Robert Dubé

from the digital world, breathes chaos into Quebec landscapes using a computerized autonomous robot that randomly recomposes images of landscapes compiled through a collaborative digital apparatus. The result is a booklet for each of Quebec's seventeen administrative regions.

Diametrically opposed to Gagné and her digital experiments, but just as adept at "photographic extremes" and also presented in the Vaste et Vague artist-run centre in Carleton-sur-mer, Martin Becka makes his negatives, photographs with a large-format view camera, and prints in his darkroom. All, slowly. During his residency, he went along the section of train tracks between Matapédia and Gaspé,



Daniel Schwarz, *The Mexico-United States Border*, 2015, vue de l'exposition / exhibition view, Chandler, 2018, photo : Les Rencontres



Fiona Annis, *Sans titre*, de la série *Perdre le nord*, 2018, vue d'exposition / exhibition view, Maria, 2018, photo : Robert Dubé

pendant plusieurs mois. Les images latentes (*Paysages éphémères*) qui en résultent renvoient à la fragilité de nos environnements, tout comme le dispositif de présentation (l'un des plus percutants, avec celui de Schwarz) : une allée de drapeaux imprimés à la merci des colères éoliennes...

Last but not least, l'installation *Perdre le nord* de Fiona Annis (à Maria), faite de fragments d'astres échoués (matérialisés par des caissons lumineux à terre), offre une méditation à la fois poétique et métaphysique sur le chaos de notre existence intérieure. À partir d'une simple feuille de papier sensible froissée et exposée à la lumière, puis développée, Fiona Annis explore les fissures, les cicatrices de nos mémoires, à la lueur des écrits de Maurice Blanchot (en particulier de son essai *L'écriture du désastre*, paru en 1980). Et la boucle du chaos se referme.

1 L'événement s'est tenu du 15 juillet au 30 septembre 2018. 2 Cette année, les Rencontres expérimentent de nouveaux dispositifs de présentation au sol, sous forme de stèles ou plus souvent de caissons, lumineux ou non, et accueillent en résidence un duo de designers montréalais chargés de concevoir un pavillon mobile d'exposition qui sera inauguré lors du dixième anniversaire du festival, à l'été 2019.

Érika Nimis est photographe, historienne de l'Afrique, professeure associée au Département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal. Elle est l'auteure de trois ouvrages sur l'histoire de la photographie en Afrique de l'Ouest (dont un tiré de sa thèse de doctorat : *Photographes d'Afrique de l'Ouest. L'expérience yoruba*, Paris, Karthala, 2005). Elle collabore activement à plusieurs revues et a fondé, avec Marian Nur Goni, un blog dédié à la photographie en Afrique : fotota.hypotheses.org/.

unused since 2013, which has been gradually invaded by weeds. He thus revisits the story of the railway by linking it to both economic history and the history of silver-halide photography.

In Marsoui, Janie Julien-Fort also revealed, in a way that was random, wild, and poetic, the chaos generated by mercantile interests by installing "spy pinhole cameras" at construction sites in Montreal to record how they advanced over several months. The resulting latent images (*Paysages éphémères*) refer to the fragility of the urban environment, as does the presentation device (one of the most striking, along with Schwarz's): an alley of printed flags at the mercy of the wind's ire.

Last but not least, Fiona Annis' installation *Perdre le nord* (in Maria), made of fragments of falling stars (materialized as light boxes on the ground), offers a meditation that is both poetic and metaphysical on the chaos of our inner existence. Starting from a single sheet of photo-sensitive paper crumpled and exposed to the light, then developed, Annis explores the fissures and scars in our memories, in light of writings by Maurice Blanchot (particularly his essay *L'écriture du désastre*, published in 1980). And the circle of chaos is closed. *Translated by Käthe Roth*

1 This year, Les Rencontres experimented with new forms of outdoor presentation, in the form of steles or, more often, boxes, illuminated or not, and hosted in residence a duo of Montreal designers whose mandate was to design a mobile exhibition pavilion that will be inaugurated during the tenth anniversary of the festival, in summer 2019. 2 The event was held from July 15 to September 30, 2018.

Érika Nimis is a photographer, Africa historian, and associate professor in the art history department at the Université du Québec à Montréal. She is the author of three books on the history of photography in West Africa (including one drawn from her doctoral dissertation: *Photographes d'Afrique de l'Ouest. L'expérience yoruba* [Paris: Karthala, 2005]). She contributes to a number of magazines and founded, with Marian Nur Goni, a blog devoted to photography in Africa: fotota.hypotheses.org/.